

La notion d'aperception en Russie au tournant des XIX^e et XX^e siècles

SYLVIE ARCHAIMBAULT

Dans la Russie des années 1920, le *Cours de Linguistique Générale* de Saussure est largement lu et débattu, de façon assez critique, toutefois. Si la distinction langue / parole est jugée fertile, il apparaît que l'articulation de ces deux niveaux n'y est pas suffisamment pensée, de même que les processus à l'œuvre dans l'échange langagier, considérés comme d'une importance primordiale, y sont rapidement traités, voire malmenés. Un certain nombre de linguistes russes, qu'ils soient eux-mêmes psychologues ou, pour le moins, sensibles aux apports que la psychologie peut occasionner à la théorie du langage, en conçoivent une certaine déception à lire Saussure, et décident de concentrer leur attention sur une véritable élaboration du sujet parlant. Chaque énoncé – qu'il s'agisse de compréhension autant que d'expression – est le fruit d'une remise en jeu réitérée d'une sorte de préconstruit, constitué autant de l'expérience personnelle préalable de chaque sujet parlant, que de l'appropriation d'un fonds commun de la langue, des stéréotypes de représentation éventuellement associés, une partie inerte du système qu'il s'agit donc de revivifier, de réactualiser. Depuis le milieu du XIX^e siècle, grâce aux travaux des philosophes et psychologues allemands, la psychologie du langage a connu une extension considérable. Ces questionnements sont l'occasion de remettre à l'ordre

du jour, dans l'ordre de la théorie du langage, une notion qui n'a cessé depuis Herbart de se développer dans le champ de la psychologie, la notion d'*aperception*. Or celle-ci avait pénétré la réflexion sur le langage en Russie depuis un demi-siècle, mais n'avait pas, dans un premier temps, donné lieu à grande diffusion. C'est à la faveur de la relecture des travaux d'Alexandre Potebnia dans les cercles formalistes en Russie qu'elle va faire sa réapparition pour s'installer durablement.

L'aperception, ou apperception, un terme aux remotivations successives

L'aperception est un terme créé par Leibniz pour définir la perception distincte ou réfléchie. Charles Richet, qui propose dans son *Dictionnaire de physiologie*¹ un parcours des différents usages de ce terme chez les philosophes et les psychologues, axe son entrée *Aperception* sur l'opposition présente chez Leibniz entre perception et aperception :

La perception, cet état intérieur de la monade (substance simple) représentant les choses internes, l'aperception, la connaissance réflexive de cet état intérieur qui n'appartient pas à toutes les âmes, ni constamment aux âmes qui en sont douées.

Richet pose l'importance du terme pour la psychologie en donnant une lecture psychologique de cette définition originelle :

Traduit en notre langage psychologique contemporain, cela se ramène à dire qu'il faut entendre par perception tout phénomène psychique de représentation, par aperception les phénomènes psychiques seulement qui s'accompagnent de conscience distincte et de mémoire. Leibniz a appelé encore les perceptions : petites perceptions, perceptions sourdes ; elles correspondent à la fois aux éléments de conscience et aux états subconscients des psychologues contemporains, elles s'opposent à la claire conscience, à la réflexion ou aperception.

Chez Kant, l'expression prend une valeur différente, puisqu'elle désigne *l'activité synthétisante de l'esprit* :

[...] l'aperception n'est plus pour lui une perception d'une espèce particulière, une perception qui s'accompagne de conscience, de mémoire, de réflexion, c'est l'activité synthétisante de l'esprit. Il

1. Charles Richet, *Dictionnaire de physiologie*, vol. 1 : A-Bac, Paris, Alcan, 1895, p. 618-619.

distingue deux aspects différents de l'aperception : l'aperception empirique, c'est-à-dire l'unification, la synthèse opérée par la conscience entre les données sensibles, l'aperception pure ou unité transcendante de la conscience, c'est-à-dire l'acte par lequel nous relierions au « je pense » les éléments de la conscience empirique, l'application des catégories de l'entendement aux sensations.

L'aperception est, dans la pensée de Herbart et dans son héritage intellectuel, un concept d'autant plus important qu'il est une pierre de touche de sa conception pédagogique. Elle vise à unir l'expérience passée et un contenu nouveau, donné par une expérience nouvelle. Une représentation ancienne, une image, une expérience se voit revivifiée, confirmée par l'assimilation d'une expérience nouvelle. La pédagogie se donne pour but, entre autres, d'augmenter les « masses aperceptives » d'un élève pour favoriser en lui l'acquisition de données nouvelles.

Dans la présentation synthétique des travaux d'Herbart que Carole Maigné a dressée récemment, elle désigne le concept d'aperception comme un concept fécond pour le devenir des sciences humaines. Tel que développé chez Herbart, et clairement différencié de l'usage leibnizien, il s'agit d'un concept très utile pour penser la façon dont « une masse de représentations assimile des éléments nouveaux » :

L'aperception n'est évidemment pas ici la connaissance réflexive d'une monade ni la saisie immédiate d'un sujet par lui-même. Elle ressemble bien plus à une interaction avec le monde, ce dont témoigne la manière dont nous ne cessons d'après Herbart de comprendre le monde à partir de nous-mêmes. L'aperception est en effet une masse de représentations par laquelle il [chacun d'entre nous] observe et interprète autant ce qu'il se produit en lui-même que ce que font les autres à côté de lui, et ce qui se passe en eux².

Il semble que l'influence directe de Herbart en Russie tienne pour beaucoup à ses théories pédagogiques, qui font l'objet de chrestomathies de grands penseurs pédagogues, de Comenius à Tolstoï. De nombreuses éditions témoignent de cet intérêt. Considérant plus particulièrement l'aperception, c'est plutôt l'interprétation qu'en fit Steinthal, en linguiste, que s'appropriera la réflexion linguistique, ce grâce à la lecture attentive de Steinthal, ainsi que de Lazarus, que fera Potebnia. En effet, le mot y est décrit comme le

2. Carole Maigné, *Johann Friedrich Herbart*, Paris, Belin, 2007, 239 p., ici p. 204.

moyen de remettre en jeu, à chaque nouvelle utilisation, le sens profond de l'étymon, comme le remarque Craig Christy³ :

Using the Herbartian concept of apperception, according to which the understanding of newly observed qualities is achieved by relating them to past experience, Steinthal sees the lapse of the etymon from consciousness as, on the one hand, deriving from its proxy status – it stands, after all, not for itself but for something else – and on the other, as the inevitable consequence of the semantic losses and gains which accrue to a word each and every time it figures in novel collocation.

[Recourant au concept d'aperception, selon lequel la compréhension de qualités nouvellement observées ne se fait qu'en rapportant celles-ci à l'expérience passée, Steinthal voit la coupure de l'étymon par rapport à la conscience comme, d'un côté découlant du statut de remplaçant qui est le sien – Il vaut, en fin de compte, non pour lui-même, mais pour autre chose – et d'un autre côté, comme la conséquence inévitable des pertes et gains sémantiques qui reviennent à un mot chaque fois qu'il apparaît dans une nouvelle collocation⁴. Trad : S. A.]

Le rôle essentiel que joue le mot dans la mise en relation du donné et du nouveau est développé par Steinthal en 1860, dans son essai intitulé « Über den Wandel der Laute und des Begriffs' » [Du changement des sons et du concept].

Far from being isolated capsules of meanings, words, as it were, « leak », thus ensuring that semantic quanta are constantly being redistributed. In this way the gap between the simultaneity and fullness of intuition, on the one hand, and the sequentiality and fragmentation of language on the other, is at least minimized. As Steinthal reminds, « Ein Wort, eine Vorstellung ist nie einer Anschauung adäquat ; es muss immer noch ein Wort hinzutreten »⁵.

3. Craig Christy, « From Articulation to Comprehension », in *Chajim H. Steinthal, Sprachwissenschaftler und Philosoph im 19. Jahrhundert*. H. Wiedebach & A. Winkelmann, Leiden, Boston, Köln, Brill, 2002, 283 p., ici p. 3-16.

4. *Ibid.*, p. 7.

5. Heymann Steinthal, *Abriss der Sprachwissenschaft. Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft*. Berlin, Ferd. Dümmlers Verlagsbuchhandlung, vol. 1, 1881, 496 p., p. 443. L'édition de 1972 est disponible en ligne dans le Corpus des Textes Linguistiques Fondamentaux [CTLF] http://roman.ens-lsh.fr/tdm.php?issueId=ctlf_000000001_1881_vol_53023_1

[Loin d'être des isolats de signification, les mots s'épandent, pour ainsi dire, assurant ainsi une redistribution constante des quanta sémantiques. De la sorte, l'écart entre simultanéité et plénitude de l'intuition d'une part, et séquentialité et fragmentation du langage de l'autre, s'en trouve réduit. Comme le rappelle Steinthal, « Un mot, une représentation, ne correspondent jamais exactement à une intuition ; il y faut toujours encore un mot ». Trad : S. A.]

Le concept fera l'objet de développements ultérieurs importants, particulièrement chez Wilhelm Wundt, qui sera lu de près dans les années 1920.

En revanche, l'idée de *masse aperceptive*, développée par Herbart, et à laquelle Potebnia fera référence, de manière assez sporadique toutefois, prendra toute son ampleur chez les linguistes au début du xx^e siècle. Nous y reviendrons plus loin.

Mais il nous faut tout d'abord nous arrêter sur ce qui constitue un premier état, à savoir l'acclimatation, dans le contexte russe, du concept tel qu'il a été théorisé par Steinthal. En effet, c'est précisément ce premier état de la réflexion qui a été repris et adapté par Alexandre Potebnia, dans les années 1860, donc en parfaite contiguïté avec les premiers travaux de Steinthal sur le sujet. Nous y viendrons aussitôt après avoir brièvement présenté cet auteur.

Potebnia, lecteur attentif de Steinthal

C'est en 1862 qu'Alexandre Potebnia publie, dans la revue du Ministère de l'Instruction Publique, son essai intitulé *La Pensée et le Langage*. Il s'agit d'une importante revue, qui dépasse largement le seul cadre pédagogique officiel qu'indiquerait son titre. C'est une revue qui est en prise directe avec la réflexion européenne dans le domaine du langage et des travaux novateurs y ont été publiés, de Potebnia, mais aussi de Baudoin de Courtenay, entre autres. Alexandre Potebnia (1835-1891), grande figure de la vie intellectuelle en Petite-Russie, connu notamment pour avoir diffusé la pensée de Humboldt en Russie, a séjourné en Allemagne dans les années 1862-63⁶. L'Université de Kharkov, fondée dans les pre-

6. Pour une biographie détaillée et en français d'Alexandre Potebnia, on pourra se reporter à la notice rédigée par Serhii Wakulenko dans le Corpus des Textes Linguistiques Fondamentaux [CTLF], qui contient également une présentation synthétique de l'ouvrage *La Pensée et le langage* : http://ctlf.ens-lsh.fr/n_fiche.asp?num=5303&mot_recherche=potebnja. Voir également Jacqueline Fontaine, « A. A. Potebnja, Figure de la linguis-

mières années du XIX^e siècle par Alexandre I^{er}, était une Université moderne, et, bien plus qu'une vitrine, on peut la considérer comme une tête de pont de l'Empire russe dans ses territoires occidentaux. Potebnia y a été formé, il en a été professeur titulaire durant toute sa carrière académique, et y est resté attaché jusqu'à la fin de sa vie. Cette Université a envoyé, durant tout le XIX^e siècle, des étudiants boursiers pour un complément de formation sur le terrain en Allemagne.

Le séjour de Potebnia à Berlin a été l'occasion de se consacrer intensément à l'étude du sanscrit, mais aussi de faire connaissance avec les travaux de Steinthal, peut-être même de Steinthal lui-même. Céline Trautmann-Waller note toutefois que son nom n'apparaît pas dans la liste des auditeurs des cours de Steinthal pendant les semestres qu'il a passés à Berlin⁷. Quoiqu'il en soit, il s'appuie à maintes reprises sur Steinthal dans son essai « *Mysl' i jazyk*⁸ », « La Pensée et le Langage ».

Mot et aperception dans « La Pensée et le langage »

C'est dans le chapitre 8, intitulé précisément, *Le Mot comme moyen d'aperception*, que Potebnia déploie son analyse de l'efficace du mot, en tant qu'intermédiaire qui fait de la perception un objet pour la conscience. L'aperception y est vue comme la claire conscience d'une impression nouvelle, qui vient déranger une attente ou une habitude de perception en rapport à un objet.

Il est intéressant de voir que Potebnia renonce d'emblée à donner une définition de l'aperception. Il faut faire sentir ce qu'il a en vue, et pour cela, rien de plus efficace que de recourir à des exemples tirés de la littérature.

Lors de la création d'un mot, en processus de discours autant de compréhension, régis par les mêmes lois que la création, l'impression déjà ressentie est confirmée avec des modifications

tique russe du XIX^e siècle », *Histoire, Epistémologie, Langage*, Tome XVII, fascicule 2, p. 95-111.

7. Céline Trautmann-Waller, « Aux origines d'une science allemande de la culture » in *Aux origines d'une science allemande de la culture, Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*, Paris, CNRS Éditions, 2006, 338 p., ici p. 284.

8. Aleksandr A. Potebnja, *Mysl' i jazyk [La pensée et le langage]*, *Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosvěštenija*, n° CXIII, section II, p. 1-118 ; n° CXIV, section II, 1862, p. 1-33, 89-131 ; 2^e ed. utilisée ici, Kharkov, Adolphe Darré, 1892, 228 p.

nouvelles, comme si elle était perçue une seconde fois, c'est-à-dire en un mot qu'elle est l'objet d'une aperception. Avant que d'en venir au contenu psychologique du mot, nous nous arrêterons sur la signification de l'aperception en général, en commençant par une série d'exemples extraits des chapitres neuf et dix de la première partie des *Âmes mortes*⁹.

À la faveur de ces exemples, issus de l'œuvre de Gogol, parue une vingtaine d'années auparavant, Potebnia ne fait pas que rendre hommage à l'auteur petit-russien qui a acquis la gloire dans tout l'Empire russe, il fait aussi entrer de plein pied le corpus littéraire comme objet d'analyse pour la théorie du langage, objet d'analyse d'une extrême finesse puisqu'il permet de donner prise aux phénomènes les plus complexes qui fondent la production de la parole et la communication parlée, ainsi que le rapport du langage à la pensée, consciente ou non.

Le roman de Gogol, son poème, comme l'auteur le qualifiait lui-même, est évidemment connu de tous dans l'Empire russe, en Ukraine autant qu'en Russie. Au moment où écrit Potebnia, Gogol est mort depuis 10 ans, en février 1852, et sa fin tragique, marquée par la folie, après qu'il eut brûlé la totalité des nouveaux chapitres des *Âmes mortes* écrits depuis son retour en Russie, a beaucoup ému¹⁰. De fait, la première partie du roman, sur laquelle s'appuie Potebnia, est restée unique. Le roman repose sur une mise en abyme de faux semblants et d'interprétations : l'importance d'un domaine s'évaluant aussi en nombre d'âmes qui y sont attachées, c'est-à-dire au nombre de serfs que possède le propriétaire, le héros, Tchitchikov, persuade les propriétaires terriens de lui vendre les titres de propriété des serfs morts mais qui n'ont pas encore quitté les registres ; son objectif, qui n'est découvert qu'à la fin du roman, étant au bout du compte d'hypothéquer ces titres de propriété pour en tirer un bon pécule qui lui permettra de couler une vie agréable. Son escroquerie ne doit évidemment pas être dévoilée, mais la bizarrerie de sa quête autant que le caractère énigmatique du personnage donnent lieu à toutes sortes d'interprétations, d'hypothèses, de lectures discordantes d'indices pourtant iden-

9. Aleksandr Potebnja, *Mysl'...*, *op. cit.*, p. 111. Sauf indication contraire, la traduction des textes russes est assurée par Sylvie Archaimbault.

10. On pense à l'article nécrologique d'Ivan Tourgenev, publié à Moscou par les *Nouvelles de Moscou* (*Moskovskie Vedomosti*), car interdit de publication à Saint-Pétersbourg : « Gogol est mort ! Quelle âme russe ne bouleverseront pas ces deux mots ? »

tiques. Chacun des personnages se retrouve renvoyé à ses propres turpitudes, paralysé qu'il est par la crainte que celles-ci ne soient dévoilées ; et chacun, de ce fait, fournit sa propre interprétation des comportements énigmatiques du personnage central. Il s'agit également pour l'auteur de pointer dérives et passe-droits, concussions et corruptions de toutes sortes.

C'est sur cette aptitude qu'a chacun de lire une même situation différemment que Potebnia engage sa démonstration¹¹. Une dame vient rendre visite à l'une de ses connaissances pour lui conter un événement extraordinaire qui lui a été raconté – Tchitchikov est venu proposer d'acheter des âmes mortes :

La dame, *agréable à tous égards*, trouvant que cette histoire d'achat par Tchitchikov des âmes mortes est inventée simplement pour dissimuler quelque chose et qu'en fait, Tchitchikov veut enlever la fille du gouverneur, *apercepte* [*apercepiruet*] à sa façon, c'est-à-dire qu'elle explique et comprend à sa façon les représentations de Tchitchikov et des âmes mortes. Lorsque l'une des dames trouve que la fille du gouverneur est insupportablement maniérée, ce qui ne se voit pas chez une dame, qu'elle a un maquillage d'un doigt d'épaisseur qui fiche le camp, comme un revêtement s'en va par morceaux ; quand l'autre trouve, au contraire, que la fille du gouverneur est une statue, blême comme la mort : elles *s'approprient* [*apercepirujut*] des perceptions, ressenties par elles dans le même temps et qui sont au départ tout à fait semblables¹².

Il y a une tension entre deux forces d'aperception, *d'un côté le perçu et l'expliqué, de l'autre l'ensemble de pensées et de sentiments qui s'y rapportent*. Ce point de départ va servir de base à une démonstration plus complexe. La réitération d'une impression ancienne peut se faire inconsciemment, si l'impression nouvelle colle à une certaine habitude et, donc, à une certaine attente. En revanche, l'impression d'un décalage, d'un obstacle à la synthèse fera prendre conscience au sujet de la rupture par rapport à cette attente du même :

11. Aleksandr Potebnja, *Mys'*..., *op. cit.*, p. 111.

12. *Ibid.*, p. 111. Gogol lui même avait mis en avant cette propriété, qu'il attribuait toutefois aux choses et non aux sujets : « Que le lecteur ne s'étonne pas de voir nos deux dames différer d'avis sur un objet qu'elles avaient vu de près, presque au même instant. Certaines choses, en ce monde, ont la propriété de paraître d'un beau blanc à telle dame et rouge groseille à telle autre ». Nicolas Gogol, *Les Âmes mortes*, trad. du russe par Henry Mongault, Paris, Gallimard, 1973, 498 p., ici p. 215.

De cette façon, une série d'objets connus de nous a', b', c', qui sont présentés successivement à notre regard, peuvent très bien ne pas se remarquer, tant qu'ils se fondent sans obstacle avec les précédentes représentations a, b, c, mais si, à la place de la représentation attendue de d se présente non pas le d' qui coïncide avec cet objet, mais un x quelconque qui nous est inconnu, alors l'impression de ce dernier rencontre un obstacle à la fusion avec l'ancien et peut faire l'objet d'une aperception¹³.

Potebnia fait le tour de ce que l'aperception pourrait être, de ce que l'on pourrait croire qu'elle est, mais, qu'au bout du compte, elle n'est pas, ou pas tout à fait. Car il s'agit d'un processus complexe, qui peut difficilement être réduit à une explication. Ces définitions négatives, ou semi-négatives plutôt, sont tour à tour, l'obstacle à la synthèse, une illusion, etc.

Enfin, arrivé à un stade suffisamment avancé de sa démonstration, Potebnia en vient à une définition positive générale, qui devra être complétée et affinée par la suite :

C'est pourquoi il est plus pratique de définir l'aperception par une expression plus générale : elle est la participation des masses de représentations connues dans la configuration de nouvelles pensées. Cela revêt une importance considérable, en cela que le résultat de l'interaction de ces deux forces de l'aperception s'avère toujours quelque chose de nouveau, qui ne coïncide avec aucune des deux¹⁴.

Les masses de représentation connues sont un préalable qui permet l'interprétation nouvelle, l'agglomération d'une nouvelle expérience. L'idée de ce socle, remis en jeu à chaque situation nouvelle, est très féconde pour le linguiste. Chaque situation de communication, directe ou indirecte, est l'occasion de cette synthèse entre un donné, tissu hétérogène fait autant de la connaissance d'une langue que de l'expérience personnelle du sujet et un nouveau. Comment s'opère cette synthèse ? C'est ce que l'aperception aide à penser, qui combine association et synthèse¹⁵.

Les retours aux citations des *Âmes mortes* sont très nombreux dans cette démonstration, plutôt pour illustrer ruptures et décalages, incongruités qui rendent le sujet perplexe, voire hébété. Parfois, ce dernier ne comprend vraiment rien à ce qui lui arrive, il

13. *Ibid.*, p. 113.

14. *Ibid.*, p. 116.

15. *Ibid.*, p. 129.

est dépassé par la situation, trompé par sa vigilance. Mais l'auteur fait aussi appel à quelques exemples issus de son expérience personnelle, expérience de lecteur, d'enseignant aussi. L'importance des masses aperceptives, qui facilitent les acquisitions nouvelles, sont mises en avant, en contexte pédagogique. Comment faciliter la lecture d'un texte grec ou latin à un élève, comment faire sien le contenu d'un livre ardu ?

Plus je suis préparé à la lecture d'un livre, à l'écoute d'un discours, plus fortes seront en conséquence les rangées aperceptivantes [*appercipirujušče rjadj*], plus simplement se passera la compréhension et l'appropriation, plus rapidement se fera l'aperception¹⁶.

Faisant sienne l'idée développée par Steinthal et Lazarus selon laquelle le mot est le moyen terme, le *tertium comparationis* commun à deux éléments mis en comparaison, il en fait le moyen d'aperception sans doute pas unique, mais, à tout le moins privilégié, capable de relier savoir profond et appréhension spontanée :

Le mot, pris dans son ensemble, comme la combinaison d'une forme interne et d'un son, est, avant tout le moyen de comprendre celui qui parle, d'*apercepter* le contenu de sa pensée. Le son articulé émis par le locuteur, dès lors qu'il est perçu par l'auditeur, éveille en ce dernier le souvenir de ses sons propres et c'est précisément ce souvenir qui, grâce à la forme interne, appelle à la conscience la pensée de l'objet¹⁷.

L'ouvrage de Potebnia offre une excellente synthèse des travaux sur la relation langue/pensée à son époque. Il est extrêmement informé, et directement en phase avec les réflexions menées en Allemagne tout particulièrement, mais pas seulement. Or, étrangement, ainsi que le remarquera justement Gustav Špet en introduction de son ouvrage dédié à la forme interne du mot¹⁸, le travail de Potebnia n'a pas bénéficié, à son époque, de l'attention qui s'imposait. Son héritage intellectuel s'est exercé de façon décalée, au début du XX^e siècle. Il s'est alors exercé puissamment¹⁹. Cela

16. *Ibid.*, p. 117.

17. *Ibid.*, p. 133.

18. Gustav G. Chpet, *La Forme interne du mot, Variations sur des thèmes de Humboldt*, trad. du russe par Nicolas Zavialoff, Paris, Kimé, 2007, 302 p., ici p. 51.

19. Voir par exemple le recueil dirigé par Céline Traumann-Waller, *L'Allemagne des linguistes russes, Revue germanique internationale*, Paris, CNRS Éditions, n° 3, 2006, 208 p.

étant, la notion d'aperception a continué d'être travaillée en Russie à la fin du XIX^e siècle, mais dans le courant de la psychologie. Elle a déserté le champ de la réflexion linguistique pour une cinquantaine d'années.

Vladimir Ivanovski : Sur la question de l'aperception²⁰

En 1897, le responsable de la grande revue de philosophie russe, les Questions de philosophie et de psychologie, [*Voprosy filosofii i psixologii*], le professeur Vladimir Ivanovski (1867-1931) consacre un important article à l'étude de cette notion d'aperception. Il dresse tout à la fois un historique de la notion, depuis Leibniz jusqu'à Wundt et une synthèse critique. Pourquoi précisément l'aperception ? Pour Ivanovski, il ne fait pas de doute que l'aperception est une notion cardinale pour la psychologie naissante. Mais elle l'est pour des raisons qu'il n'approuve pas au fond. Il a du mal à cacher un certain agacement à constater que l'école de Wundt est devenue hégémonique, celui-ci ayant su habilement pourvoir ses élèves de postes dans de très nombreuses universités, en Europe et même en Amérique du Nord.

Une science naissante, science expérimentale *a fortiori*, doit se doter d'un appareil théorique partagé. Pour Ivanovski, il faudrait donc qu'un consensus soit trouvé sur la définition d'un concept que cette science juge opératoire, le concept d'aperception. Or, force est de constater que ce consensus n'existe pas et que les interprétations de l'aperception sont par trop divergentes. Cette notion revêtant une grande importance dans le système de Wundt, Ivanovski cherche à saisir précisément où se situe l'apport de celui-ci. Or sa critique porte sur les incohérences qu'il voit entre les différents états de la notion chez Wundt :

Enfin, et c'est extrêmement important, Wundt lui-même, progressivement et sous l'influence évidente de la critique, modifie en permanence son regard sur l'aperception, et dans une certaine mesure, au profit des théories associationnistes.

On notera au passage que, dans la démonstration d'Ivanovski, les éclairages qu'ont pu donner les linguistes ne sont pas pris en considération. Ce champ de recherches n'était sans doute pas digne d'attention.

20. Vladimir Ivanovskij, « K voprosu ob appercepcii » [« Sur la question de l'aperception »], *Voprosy filosofii i psixologii*, 36, 1897, p. 70-106.

En psychologue, Ivanovski cherche à comprendre comment s'articulent les représentations déjà emmagasinées dans le moi et la nature de l'élaboration à laquelle celles-ci sont soumises par l'aperception. En tant que processus par lequel sont assimilés de nouveaux matériaux, est-elle entièrement du côté de la volonté, ou du côté des représentations ? Wundt a d'ailleurs, sur ce point précis, affirmé des positions en contradiction avec celles d'Herbart, positions que cite Ivanovski avec une certaine distance²¹ :

L'erreur fondamentale de la psychologie de Herbart réside dans la notion d'aperception. Il perd complètement de vue le rôle de l'activité volontaire dans l'aperception, qui revient chez lui au même que l'interaction des représentations²².

En effet, pour Ivanovski, le problème de l'association et de l'aperception n'est pas réglé de manière satisfaisante. Comment l'aperception peut-elle être première si elle peut-être répétée et plurielle ? Comment peut-elle être unique et avoir des facettes ? La critique de Ivanovski tend à affirmer la supériorité de la vision associationniste telle qu'elle était développée chez Herbart.

Mais Ivanovski reproche également à Wundt un certain dédain pour le versant sociologique de ces processus. Les conditions en général, le milieu (*sreda*), l'ambiance sont autant de phénomènes qui méritent attention, car ils exercent une influence considérable. C'est ce qu'il résume dans une formule assez critique, à savoir que *l'esprit ne saurait être une chancellerie* :

L'esprit n'est pas une chancellerie ; il ne saurait agir sans relation au milieu dans lequel il se trouve, ne saurait réguler la vie, sans prendre en compte les conditions de celle-ci...

Ces considérations sociologiques reviendront au premier plan des réflexions des linguistes, dans le contexte de la révolution russe. L'importance du milieu, une certaine détermination sociologique seront évidemment cruciales, tout autant que pourra l'être le rapport de l'expérience nouvelle à un donné préalable, ancien.

Lev Yakubinski, Aperception et Dialogue

Nous avons développé par ailleurs l'importance et les conditions d'élaboration de la réflexion sur le dialogue en Russie au

21. Ivanovski s'appuie ici sur la traduction russe de 1880 établie par V. Kandinski.

22. Vladimir Ivanovskij, art. cit., p. 97.

début du XX^e siècle²³. Nous n'y reviendrons pas ici. Dans ces années, le dialogue se constitue comme un objet d'étude en soi, sous les impulsions conjointes de la dialectologie, de la sociolinguistique émergente, des études théâtrales et poétiques. La question centrale des échanges langagiers, des interactions, les caractéristiques opposées du dialogue et du monologue font l'objet d'une étude systématique et originale. Le long article de Lev Yakubinski (1892-1945), que l'on qualifiera plutôt d'essai, intitulé *De la parole dialogale* (1923) [*O dialogičeskoj reči*]²⁴ est certainement un jalon très important dans ces réflexions, bien que la notoriété de son auteur n'ait guère dépassé les limites de la Russie²⁵. Lev Pétrovitch Yakubinski a fait ses études secondaires à Kiev, puis à l'Université de Saint-Petersbourg où il a été l'élève de Baudoin de Courtenay, fondateur de la phonétique instrumentale et de la psychophonétique en Russie. Yakubinski alliait un grand intérêt pour les études phonétiques, poétiques, pour l'histoire de la langue russe, pour l'enseignement et la réflexion théorique sur le langage. À partir de 1923, il participa aux travaux de l'Institut japhétique de Nicolas Marr. Il meurt en 1945, miné par la maladie et la faim, lors du blocus de Leningrad.

Son essai est, à l'évidence, nourri de la lecture de Humboldt, souvent cité, mais aussi de Potebnia. Le chapitre 6 de cet essai est entièrement consacré, au *Moment aperceptif dans la réception du discours*. Y sont longuement décrits l'aperception en général, et l'idée de

23. Sylvie Archaimbault, « Aperception et dialogue chez Lev Jakubinskij (1892-1945) », *Psychologie allemande et sciences humaines en Russie. Anatomie d'un transfert culturel (1860-1930)*, *Revue d'histoire des sciences humaines*, 21, 2009, p. 69-82.

24. Cet article, long d'une centaine de pages, est présenté, partiellement traduit en français et accompagné d'une biographie de Lev Yakubinski dans Sylvie Archaimbault, « Un texte fondateur pour l'étude du dialogue : *De la parole dialogale* (L. Jakubinskij) », *Histoire, Epistémologie, Langage*, t. XXII, fascicule 1, 2000, p. 99-115.

25. L'article a paru dans un recueil dirigé et préfacé par Lev Chtcherba : Lev Jakubinskij, « O dialogičeskoj reči », *Russkaja reč'*, 1, Sbornik statjej pod redakciej L. V. Ščerby [La parole russe, Recueil d'articles établi par L. V. Ščerba], P., Izd. Fonetičeskogo instituta praktičeskogo izučenija jazykov, 1923, p. 96-194. Il a fait l'objet d'une réédition par Leontiev : Lev Jakubinskij, *Izbrannye raboty, Jazyk et ego funkcionirovanie* [Travaux choisis, Le langage et son fonctionnement], éd. A. A. Leontjev, M., Nauka, 1986. Nous renvoyons ici à l'édition originale.

masse aperceptive en particulier, entendue comme résultante de la somme des expériences, des représentations, du milieu, et constituant une sorte de sédiment stable sur lequel viendra prendre sens une stimulation nouvelle.

Cette notion de « masse » a été développée chez Herbart, avec l'idée, déjà évoquée plus haut, et résumée ici par Serge Nicolas qu'une « une nouvelle représentation, entrant dans le champ de la conscience, y fait monter des masses représentatives fortement enchaînées qui s'emparent de la nouvelle et l'incorporent dans leur masse. Cette assimilation de représentations nouvelles par l'intermédiaire de représentations anciennes, c'est ce qu'Herbart appelle du nom d'aperception²⁶ ». Chez Yakubinski, comme il l'explique dans son paragraphe 35, la *masse aperceptive*, propre à chaque individu, est déterminée par un ensemble de prédispositions, remis en jeu par une stimulation nouvelle. Selon son expression, nous avons tous « l'esprit tourné » :

§ 35. On connaît l'expression française “esprit mal tourné”, appliqué à un homme qui comprend tout ce qu'il entend dans un sens inconvenant “indécent”. On peut dire de manière générale que nous comprenons ou ne comprenons pas ce que l'on nous dit et que, si nous le comprenons, ce sera dans un sens déterminé, ne serait-ce qu'en fonction du fait que nous avons “l'esprit tourné” de telle ou telle façon. En traduisant cette remarque en langage scientifique, nous pouvons dire que notre perception et notre compréhension du discours d'autrui (à l'instar de toute perception) est aperceptive : elle est déterminée non seulement, – et la plupart du temps, non pas tant – par une excitation discursive externe, que par toute notre expérience préalable intérieure et extérieure et, en fin de compte, par le contenu du psychisme du percevant au moment de la perception ; ce contenu psychique constitue la “masse aperceptive” d'un individu donné, par laquelle il assimile une stimulation externe²⁷.

On retrouve ici bien sûr l'étude détaillée des extraits des *Âmes mortes* par Potebnia, bien que celui-ci ne soit pas nommé ici. Mais les personnages de Gogol trahissaient bien justement, dans leur interprétation des actes de Tchitchikov, la tournure de leur esprit. Dans le paragraphe suivant, est décrite la *masse aperceptive*, étudiée

26. Serge Nicolas, « La psychologie de l'attention avant Ribot », Introduction à Théodule Ribot, *Psychologie de l'attention*, 1889, Paris, L'Harmattan, 2007, 182 p., ici p. XXXVI.

27. Lev Jakubinskij, art. cit., p. 146-147.

directement en rapport avec la construction du discours. Le *milieu* en est l'un des éléments déterminants :

§ 36 La masse aperceptive, qui détermine notre perception, renferme en elle des éléments constants et stables, auxquels nous sommes redevables d'influences constantes et stables de notre milieu (ou de nos milieux) et des éléments transitoires, apparaissant dans les conditions du moment. Sans aucun doute, les premiers sont fondamentaux, les seconds apparaissent sur le fond des premiers, les modifiant et les complexifiant. Les ingrédients des premiers sont avant tout, bien sûr, les éléments linguistiques, c'est à dire, tout simplement, la connaissance d'une langue donnée, la maîtrise des différents clichés de cette langue. J'expose plus loin quelques considérations sur la signification des éléments non-linguistiques de la masse aperceptive en perception de discours²⁸.

Dans la réception du discours d'autrui, l'aperception dessine donc un fond de perception, dont participe la maîtrise préalable de la langue commune aux interlocuteurs. L'importance des éléments linguistiques et de la connaissance préalable de la langue est remarquable.

Pour prouver que la *masse aperceptive* est bien déterminée socialement, Yakubinski se livre à une petite expérience, qui consiste à soumettre à des interlocuteurs appartenant à des milieux socio-professionnels différents, le même mot avec des lettres manquantes et à leur faire deviner ces lettres. Ainsi, selon lui, en fonction du milieu, les réponses seront nécessairement différentes. Ces différences exprimeront ce que l'on pourrait qualifier d'empreinte inconsciente du milieu d'origine, voire une sorte de conditionnement. Cette expérience rappelle celle que relatait Steinthal en posant le cadre dans lequel sera définie l'aperception²⁹. Assis dans un compartiment de train avec cinq personnes inconnues, il donne à chacun un petit morceau de papier sur lequel est inscrite la même question : Quel est l'être qui se détruit en retournant contre lui-même ce qu'il a produit ? Les cinq réponses furent évidemment différentes, révélant l'activité professionnelle de chacun. La force de vie, répond le naturaliste ; la guerre répond le militaire ; Kronos, dit le philologue ; la révolution, dit le publiciste ; le vérat, dit le paysan. Pour Yakubinski, ce que révèle chaque personne dans ce jeu, c'est sa propre masse aperceptive. Celle-ci n'est pas uniquement faite de détermination sociale et professionnelle, elle est

28. Lev Jakubinskij, art. cit., p. 147-148.

29. Heymann Steinthal, *Abriss der Sprachwissenschaft*, op. cit., p. 167-168.

aussi est faite de clichés, des formules toutes faites de la langue, d'automatismes ; elle est tissée linguistiquement.

Où se trouve la limite entre la *masse aperceptive* d'un individu et sa mise en mouvement volontaire et consciente ? Conformément à l'idée que le sujet est un ensemble d'aperceptions, l'aperception crée le point de vue, comme l'indique Yakubinski :

Ce peuvent être les premiers mots dont le ton nous incite parfois à la prévention, à l'hostilité, à la compassion ou toute autre disposition d'esprit ; ceux-ci conditionnent le caractère aperceptif de la perception, créent en nous un « point de vue » à partir duquel nous regardons ce qui vient ; ces premiers mots peuvent éveiller en nous une répulsion définitive (je ne veux pas en entendre davantage), ou au contraire, ils peuvent nous séduire. Soulignons que la perception visuelle de l'interlocuteur participe aussi en partie de cette signification³⁰.

La proximité des *masses aperceptives* est un élément facilitateur de la communication. Une sorte d'identité des points de vue, une résultante d'*affinités électives*, dont les exemples, très nombreux et variés, mais tous issus du théâtre ou du roman, viennent renforcer l'ancrage littéraire.

§ 40 Nous comprenons et percevons d'autant mieux le discours d'autrui en conversation, que notre masse aperceptive est commune à celle de notre interlocuteur. Il s'ensuit que le discours de l'interlocuteur peut être incomplet, regorger d'allusions et, à l'inverse, plus les masses aperceptives des interlocuteurs sont éloignées et plus la compréhension sera rendue difficile³¹.

Lev Vygotski, citant Yakubinski, a repris et travaillé cette idée, y voyant l'illustration d'une caractéristique essentielle du langage intérieur, à savoir son *abrègement* :

S'il y a identité de pensées entre les interlocuteurs, orientation identique de leur conscience, le rôle des stimulations verbales se réduit au minimum³².

Commentant la communication par allusions, telle qu'elle est envisagée par Yakubinski, Vygotski revient sur la nécessaire contiguïté des masses aperceptives pour la communication :

30. Lev Jakubinskij, art. cit., p. 127-128.

31. *Ibid.*, p. 156.

32. Lev Vygostki, *Pensée et langage* (1934), trad. de *Myšlenie i reč'* par Françoise Sève, 3^e édition, Paris, La Dispute, 537 p., ici p. 465.

L'étude de ce genre de raccourcis dans le dialogue autorise Iakoubinski à conclure que la compréhension par conjecture et, ce qui lui correspond, l'énoncé par allusion, à la condition de savoir ce dont il s'agit, une certaine communauté des masses aperceptives chez les interlocuteurs jouent un rôle immense dans l'échange verbal. La compréhension du discours nécessite que l'on sache de quoi il est question³³.

La compréhension à mi-mots et le parler par allusions ont beaucoup intrigué les linguistes de ce temps : Yakubinski, Vygotski, Evgeni Polivanov. Yakubinski cite d'ailleurs Polivanov, qui, dans son article sur les gestes phoniques en japonais, considère que, pour qu'il y ait compréhension, il faut toujours que les interlocuteurs sachent *de quoi il est question*.

Si tout ce que nous souhaitions exprimer se résumait aux significations formelles des mots que nous employons, il nous faudrait employer pour l'énonciation de chaque pensée séparée beaucoup plus de mots que nous ne le faisons en réalité. Nous parlons uniquement par allusions nécessaires³⁴.

Yakubinski y revient, dans son paragraphe 39, sous la forme d'une paraphrase de Jean, XII, 24, 25, mais aussi de l'exergue aux *Frères Karamazov* de Dostoïevski : *Le grain de la situation langagière extérieure doit tomber sur un sol préparé, alors seulement il germera*³⁵.

Et de fait, il insiste longuement sur les exemples, puisés pour la plupart chez Tolstoï, qui sous-tendent l'idée d'une communauté des masses aperceptives. La compréhension à mots couverts, la communication allusive sont autant d'indices de cette communauté :

Nous comprenons et assimilons d'autant plus facilement le discours d'autrui en conversation que notre masse aperceptive est commune à celle de notre interlocuteur. De ce fait, le discours de notre interlocuteur peut être incomplet, regorger d'allusions ; et inversement, plus les masses aperceptives des interlocuteurs sont différentes, plus la compréhension devient difficile³⁶.

33. Lev Vygostki, *Pensée et langage, op. cit.*, p. 466.

34. Evgenij Polivanov. « Po povodu zvukovyx žestov japonskogo jazyka » [À propos des gestes phoniques en japonais] [1919], cité par Jakubinskij, art. cit., p. 160-161.

35. Lev Jakubinskij, art. cit., p. 153-154.

36. Lev Jakubinskij, art. cit., p. 156.

L'aperception de la réception est conditionnée par différents facteurs verbaux et non verbaux : la prise en compte d'une réception visuelle et auditive de l'interlocuteur, l'importance des éléments gestuels (gestes, mimiques), de l'intonation, du rythme du timbre, qui constituent autant de signaux dans la communication, de la connaissance préalable du contexte et du thème, du degré de parenté des masses aperceptives...

L'aperception est donc ici de nature psychologique, mais contient une composante sociale affirmée. C'est bien également la lecture qu'en fera Gustav Chpet, qui développe l'idée de masses d'aperception élaborées par la collectivité. L'esprit est le produit collectif de la société humaine. Ceci justifie que Chpet juge nécessaire d'associer aux lois psychologiques universelles de Herbart les lois qui régissent les événements sociaux, ainsi que le montre Serge Tchougounnikov dans un récent article³⁷. Indéniablement, la lecture que font les Russes des psychologues allemands rétablit une composante sociologique, dont la contribution pleine et entière est sollicitée pour fonder le sujet. Une telle préoccupation sociologique est, bien sûr, en cohérence avec la doctrine marxiste, mais elle est bien antérieure à l'hégémonie de cette dernière.

Konstantin Megrelidze et le contenu idéal de la conscience

Janette Friedrich porté à la connaissance des chercheurs occidentaux les travaux de Konstantin Megrelidze. Dans son ouvrage de 1993, ou elle mettait en relief les préoccupations communes aux psychologues associés au Cercle de Bakhtine, Janette Friedrich mettait à disposition maintes informations³⁸, fruit de recherches en

37. Sergeï Tchougounnikov, « Quelques éléments ethnopsychologiques et psychophysiques dans les sciences du langage russes de l'entre-deux-guerres ». *Psychologie allemande et sciences humaines en Russie. Anatomie d'un transfert culturel (1860-1930)*, *Revue d'histoire des sciences humaines*, 21, 2009, p. 83-102, ici p. 93-94.

38. Pour une biographie détaillée, on se reportera à l'ouvrage de Janette Friedrich, *Der Gehalt der Sprachform. Paradigmen von Bachtin bis Vygotskij*, Berlin, Akademie-Verlag, 1993, 216 p. Biographie résumée chez Janette Friedrich également, dans son article « Les traces de N. Marr dans le livre de K. Megrelidze, *Osnovnye problemy sociologii myšlenija* (1937) », *Cahiers de l'ILSL*, 20, 2005, p. 109-125. Né en 1900 en Géorgie, Megrelidze a étudié à l'Université de Tbilissi, puis en Allemagne, à Freiburg en Breisgau et Berlin, où il suivit les cours de Husserl, de Wertheimer et Köhler et s'ouvrit à la psychologie de la *Gestalt*. Obligé de quitter Tbilissi pour s'être opposé à la fermeture brutale par Staline de l'Académie des sciences de Géorgie, qu'il

archives à Tbilissi, Berlin et Freiburg et d'entretiens avec la fille de Megrelidze, sur ce philosophe et psychologue, auteur en 1937 de *Problèmes fondamentaux de la sociologie de la pensée* [*Osnovnye problemy sociologii myšlenija*]. Elle montre en quoi la notion d'*aperception* permet à Megrelidze de penser le rapport du langage et de la pensée. Centrant son analyse sur les forces constitutives de la conscience, Megrelidze considère une formule générale de cette dernière qui l'identifie avec un moyen d'orientation de l'individu dans le monde. Il développe à cette occasion le concept d'*activité vivante du travail*, emprunté à l'Idéologie allemande de Marx et Engels, résumé comme suit par Janette Friedrich :

Dans cette activité vivante, le sujet reflète le monde extérieur du point de vue d'un être qui produit le monde, ce qui signifie que les objets du monde ne sont pas immédiatement donnés au sujet, mais ils sont à créer, autrement dit, ils n'existent que sous la forme de tâches³⁹.

Même, la nature en tant que telle a été perçue par des êtres humains à travers leur activité industrielle. Elle n'a pas été saisie par la conscience dans sa naturalité primaire, mais dans son aperception en tant que monde à « produire », à « créer »⁴⁰.

Janette Friedrich montre que si la conscience est intrinsèque à l'activité vivante du travail, c'est parce que la perception n'existe ni avant ni sans l'aperception, et que c'est cela qui mène Megrelidze à envisager un contenu idéal de la conscience, hors de toute correspondance référentielle entre l'objet réel et le contenu de la connaissance. Les objets du monde n'existent pas en tant que tels, ils sont à créer.

Le contenu de la conscience est libre et indépendant : « Dans l'interaction avec d'autres membres d'un groupe ou d'une communauté, cela signifie que ce contenu est autonome et différent et différent puisque le monde peut être aperçu par les individus de manières tout à fait différentes. Ce qui rend l'interaction et la communication problématique⁴¹ ».

avait lui-même contribué à créer, il vient à Leningrad, où il est intégré à l'Institut japhétique de Nicolas Marr. Arrêté en 1938, il est emprisonné puis libéré pour être peu après interné au camp Kaiski au nord de la ville de Kirov, où il mourra en 1944. Il sera réhabilité en 1958 par la Cour suprême de l'URSS.

39. Janette Friedrich, art. cit., p.114.

40. Megrelidze, 1973, p. 116, trad. par Janette Friedrich, art. cit., p. 115.

41. Janette Friedrich, art. cit., p.116.

On voit ainsi que pour Megrelidze, comme c'était le cas chez Yakubinski ou Vygostki, les difficultés de l'interaction, de la compréhension dans la communication sont liées intrinsèquement à l'aperception, à l'appropriation par le sujet d'un donné qui est à créer à nouveau à chaque fois et par chaque sujet. La construction du sujet, objet de connaissance et d'investigation théorique, est un objectif dont la revendication s'affirme de façon pluridisciplinaire à cette période.

Ce bref excursus qui nous a permis de suivre l'acclimatation de la notion d'aperception en Russie est fragmentaire et mériterait certainement d'être complété. En effet, l'importance que revêt cette notion dans la réflexion sur la relation du langage à la pensée, dans la conception de la conscience, dans les relations des individus entre eux et de l'individu au groupe, au collectif, lui ont donné une place de choix dans les travaux des théoriciens russes au début du XX^e siècle, qu'ils soient linguistes, philosophes, psychologues, ou sociologues. En suivant le devenir de cette notion en Russie, à partir des années 1860, on peut mesurer aussi l'inflexion apportée par les chercheurs russes. Le fil conducteur que l'on voit se dessiner dans le traitement de l'aperception en Russie consiste, en partie tout au moins, à affirmer le caractère social de celle-ci. Si Yakubinski envisage une détermination sociale et professionnelle forte préalable, on voit que Megrelidze conserve à la constitution de la conscience liberté et indépendance, toutes deux étant redevables à l'aperception. C'est cet espace laissé à l'appropriation et à l'interprétation personnelle du sujet, à la liberté de la conscience, à l'élaboration d'un nouveau à advenir qui en fait, nous semble-t-il, l'intérêt d'une relecture aujourd'hui.

Centre National de la Recherche Scientifique